
L'imaginaire du cannibalisme des îles des « Mers du sud » (Du dernier tiers du XVIII^e au début du XX^e siècle)

Nicolas Cambon

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/carnets/10176>DOI : [10.4000/carnets.10176](https://doi.org/10.4000/carnets.10176)

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

Nicolas Cambon, « L'imaginaire du cannibalisme des îles des « Mers du sud » (Du dernier tiers du XVIII^e au début du XX^e siècle) », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 17 | 2019, mis en ligne le 30 novembre 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/10176> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.10176>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

L'imaginaire du cannibalisme des îles des « Mers du sud » (Du dernier tiers du XVIII^e au début du XX^e siècle)

Nicolas Cambon

C'est surtout dans l'Océanie qu'il faut chercher
l'anthropophagie
(Saint-Clavien, 1853 : 1037)

- 1 À partir des années 1770, se façonne en Europe un imaginaire du cannibalisme des îles d'Océanie, à mesure que des expéditions scientifiques françaises et anglaises approfondissent l'exploration des « Mers du sud ». Très tôt, navigateurs, naturalistes ou encore missionnaires se persuadent de l'anthropophagie des insulaires du Pacifique. Pour autant, les observations directes de l'acte, du dernier tiers du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle, demeurent bien rares.
- 2 Diffusés en Europe par la publication des récits de voyage, ces témoignages nourrissent un engouement pour la question du cannibalisme, en France et en Angleterre. Du siècle des Lumières à la Belle Époque, penseurs métropolitains et voyageurs s'interrogent alors sur le sens d'une telle pratique : quelles causes peuvent bien amener les membres d'une société à se repaître de la chair de leurs semblables ? Ces réflexions sur l'anthropophagie se veulent surtout réflexions sur le rapport de l'être humain à l'île. Le lien de causalité entre cet espace et cette pratique entretient d'âpres débats jusqu'au début du XX^e siècle, où l'anthropophagie dans les îles du Pacifique cesse d'être mentionnée. Il s'agit donc d'étudier, d'après les écrits de savants et voyageurs, le progressif et changeant imaginaire du cannibalisme des îles d'Océanie durant cette période. Ce faisant, le but de cet article est de comprendre comment a pu naître l'évidence de l'anthropophagie des îles, alors même que les observations directes furent bien rares. Quels sont en somme les indices épars à partir desquels des acteurs de la science ont pu mettre en discours l'existence de cette pratique ? Pour répondre à une

telle question il est certes nécessaire de s'intéresser aux représentations intellectuelles des voyageurs (Lestringant, 1994), mais il conviendra de prendre aussi en compte leur expérience matérielle et corporelle de l'espace insulaire et des indigènes.

Le doute et l'effroi. Genèse de l'imaginaire du cannibalisme des « Mers du sud »

Le rivage : espace de rumeurs et de collectes

- 3 C'est à partir de l'espace côtier des îles que, des années 1770 aux années 1840, s'élabore lentement l'imaginaire du cannibalisme des Océaniens. Effectivement, le possible cannibalisme des populations rencontrées hante l'esprit des navigateurs, naturalistes et médecins de bord. La relâche dans une nouvelle île fournit l'opportunité d'aborder la question avec les indigènes. « Nous n'avons jamais manqué de poser la question, et l'on nous a répondu sans exception par l'affirmative » précise ainsi Joseph Banks, membre de la première expédition de James Cook entre 1768 et 1771, à propos de l'archipel néo-zélandais (Banks, 1896 : 205). La fréquence de ces demandes ne tarde pas à rendre les voyageurs suspects aux yeux des insulaires. C'est, du moins, ce que confie le naturaliste La Billardière :

Les différens signes qu'on leur fit maladroitemment pour obtenir d'eux l'aveu qu'ils mangeoient leurs semblables furent la cause d'une très grande méprise. Aussitôt une extrême consternation se peignit dans tous leurs traits ; ils crurent sans doute que nous étions aussi des anthropophages et s'imaginant être au moment de leur dernière heure, ils se mirent à pleurer. (La Billardière, 1799 : 193-194)

- 4 Ces échanges, qui se font le plus souvent par gestes, engendrent régulièrement des contresens : la compréhension des signes est hasardeuse pour les voyageurs, trop disposés à voir dans chaque nouveau peuple rencontré des cannibales. Prosper Garnot rapporte que, parmi ses compagnons, « plusieurs personnes ont cru démêler, par leurs gestes, que, dans leurs guerres, les corps de leurs ennemis servaient quelquefois à assouvir leur avidité ou leur vengeance », reconnaissant toutefois que « nous ne connaissons rien de leur manière de vivre dans leur intérieur » (Garnot & Lesson, 1828 : 530). Des anthropologues contemporains ont pu affirmer que ces discours insulaires démontraient moins l'existence réelle de la pratique, que la volonté affichée d'intimider les nouveaux venus (Douglas, 1999 : 80).
- 5 Lieu d'échanges discursifs, le rivage est aussi celui de la collecte des indices de l'anthropophagie. Les objets recueillis renseignent sur les mœurs des habitants de l'île, que les Européens n'ont pas le temps d'observer minutieusement. Éric Fougère a bien relevé « la cadence précipitée, avec laquelle les navigateurs du XVIII^e siècle (...) alignèrent une à une les îles qu'ils découvrirent, sans même s'assurer de leur intérieur » (Fougère, 1995 : 126). Ainsi Joseph Banks achète-t-il à des indigènes, comme preuve, une de ces têtes qu'ils « conservent, après avoir mangé le cerveau, comme trophées de leurs victoires » (Banks, 1896 : 247). En 1843, le médecin français Pierre-Marie Alexandre Dumoutier possède une collection de tels trophées (Desgraz & Vincendon-Dumoulin, 1843 : 299). Ces têtes incarnent l'imaginaire d'îles du Pacifique peuplées de chasseurs de têtes cannibales. C'est pourquoi, tout le XIX^e siècle durant, les voyageurs en Océanie espèrent tant en ramener de leurs pérégrinations. En revanche, l'absence de telles trouvailles entraîne la déception : « [J]'avais beau chercher des

preuves de leurs chasses aux crânes, dans aucune maison je n'avais vu de crânes servant d'ornements et disposés en trophées » se lamente un explorateur en 1887 (Bock, 1887 : 74).

Le vaisseau : espace d'observation directe de la pratique cannibale

- 6 Pour autant, de l'âge des Lumières au milieu du XIX^e siècle, l'imaginaire du cannibalisme insulaire est loin de susciter l'unanimité. Les explorateurs eux-mêmes, se confrontant pourtant aux mêmes îles, ne parviennent pas toujours à se mettre d'accord sur la distribution exacte de la pratique. Ainsi, si, dans les années 1770, James Cook ne signale pas les Kanak de Nouvelle Calédonie comme cannibales, deux décennies plus tard, Antoine d'Entrecasteaux affirme qu'ils consomment de la viande humaine (Rossel, 1808 : 332-334). Quant au cannibalisme des îles Nuku-Hiva (actuelles Marquises), David Porter, qui reconnaît n'avoir rien observé, ne l'envisage en 1815 qu'avec prudence car, écrit-il, « c'est du moins ainsi que nous les avons compris ; mais il est possible que nous puissions avoir mal compris » (Porter, 1815 : 49). En revanche, après 1841 et la colonisation française des îles, la certitude l'emporte sur le doute chez les voyageurs : « [c]'est en vain que Porter veut plaider en faveur de cette race : le fait du cannibalisme est trop bien établi » peut-on lire en 1843 (Desgraz & Vincendon-Dumoulin, 1843 : 55). Pour autant, il demeure rarement observé...
- 7 Ces incohérences exacerbent le doute des philosophes et des savants, déjà peu disposés à accorder un grand crédit aux récits de voyages (Avramescu, 2009). « [I]l y en a peut-être encore » concède Voltaire, tandis qu'Edme-François Mallet observe qu'« [o]n dit que l'usage de vivre de chair humaine subsiste encore » (Voltaire, 1764 : 215. Mallet, 1751 : 498). Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'incrédulité métropolitaine est donc de mise. Aussi James Cook constate-t-il, amer, que son témoignage du cannibalisme des Néo-Zélandais « fut (...) mis en doute par beaucoup de gens » (Cook, 1998 : 218).
- 8 Dès la décennie 1770, navigateurs et naturalistes ont à cœur de briser les doutes des métropolitains. Ainsi, lors de son deuxième voyage, Cook « désir[e] devenir témoin oculaire d'un fait dont beaucoup de gens dout[ent] » (Cook, 1998 : 217). Lors de son retour en Nouvelle-Zélande, l'occasion lui en est offerte l'après-midi du 23 novembre 1773, lorsque quelques-uns de ses officiers rapportent à bord du vaisseau une tête humaine, trouvée sur le rivage. Le navigateur saisit alors l'occasion pour voir enfin de ses yeux la consommation de ladite tête par un indigène. Il donne l'ordre d'en couper un morceau, de le faire griller et « de l'apporter sur le pont où un de ces cannibales le mangea avec une avidité surprenante » (Cook, 1998 : 217). Une telle expérience est menée à nouveau par le naturaliste La Billardière en 1793 (La Billardière, 1799 : 193).
- 9 Ce type d'expériences, se déroulant à la fin du XVIII^e siècle, achève d'abattre les dernières digues de méfiance en métropole. « Pourquoi donc a-t-on contesté l'existence des anthropophages ? » s'étonne un écrivain français en 1785 ; « Le témoignage du capitaine Cook (...) dissipe enfin tous les doutes » (Dêmeunier, 1785 : 13). S'impose alors l'idée d'îles des « Mers du sud » hantées par des anthropophages. À partir de cette idée admise avec toujours moins de réserves, se façonne patiemment tout un imaginaire du cannibalisme des îles. Celui-ci se construit en partie sur une question qui taraude

voyageurs comme penseurs métropolitains : quelles causes amènent des humains à manger leurs semblables ?

Du vaisseau aux salons : débats sur les causes du cannibalisme insulaire

- 10 En métropole s'élabore, avant même que ne s'impose l'idée du cannibalisme des îles, l'explication naturaliste de cette pratique : seule la faim paraît expliquer cette pratique alimentaire. Dès 1764, Voltaire est très clair lorsqu'il écrit que « [c]'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger » (Voltaire, 1764 : 215).
- 11 La confrontation du Vieux Continent au « cannibalisme insulaire » ne fait que conforter et aviver cet imaginaire géographique. L'é étroitesse apparente de ces îles – perçues comme d'autant plus étroites que les navigateurs n'entreprennent pas la traversée de celles-ci, mais se contentent d'y accoster ou de les repérer de loin – jetterait les insulaires dans une telle misère qu'ils seraient contraints de se dévorer mutuellement. « Et que deviennent-ils en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ? » s'interroge Diderot ; sans doute, « qu'ils s'exterminent ou qu'ils se mangent » répond-il (Diderot, 1971 : 968). L'île est effectivement envisagée comme un espace d'isolement, « un fort petit terrain » pour reprendre les mots de Charles de Brosses (Brosses, 1756 : 79), réduisant les populations à une misère « insulaire ». À propos d'un peuple polynésien, le naturaliste Jacques Hombron affirme qu'ils étaient d'une grande sauvagerie « parce que la petitesse de leur pays les réduisait aux ressources précaires d'un espace aussi pauvre que limité, et parce que la misère rend les hommes méchants, féroces, anthropophages » (Dumont d'Urville, 1842 : 437-438). Après tout, « [q]ue des sauvages qui n'ont pas d'autre nourriture, mangent des cadavres humains, il n'y a rien là d'étonnant » écrit Jean-Nicolas Démeunier à propos du cannibalisme insulaire (Démeunier, 1785 : 13).
- 12 De la fin du XVIII^e au milieu du XIX^e siècle, ce constat amène plusieurs penseurs à nourrir de l'empathie à l'égard de ces mangeurs d'hommes, isolés de tout sur leurs îles. « On excuse les peuples autant qu'il est possible » décrète Démeunier (Démeunier, 1785 : xv), tandis que Georges Cuvier parle « de malheureux anthropophages » (Cuvier, 1828 : 74) et Alphonse Toussenel conclut « [p]laignons le cannibale et ne l'injurions pas trop » (Toussenel, 1847 : 147).
- 13 Cette prise de position métropolitaine interpelle les voyageurs qui, eux, ne tirent pas les mêmes conclusions de leurs explorations sur le terrain. Le naturaliste Johann Reynhold Forster, reprenant les travaux d'un érudit, affirme que « [l]e défaut d'alimens est le premier qu'il allègue » ; or, explique-t-il, « on ne cite aucun pays de cannibales, où la nature ne produise pas assez de subsistance pour ses habitans » (Forster et al., 1778 : 493-494). Au contraire, pour la plupart des voyageurs, le cannibalisme insulaire s'expliquerait par des causes culturelles et non naturelles, telles que l'assouvissement d'une vengeance. Pour James Cook, il s'agit d'une « coutume de manger la chair de leurs ennemis tués dans la bataille » (Cook, 1998 : 218) ; les naturalistes Banks et Forster partagent également cet avis. Ce point de vue perdure chez les explorateurs tout au long de la première moitié du siècle suivant (Cruise, 1823 : 287 ; Dumont d'Urville, 1843 : 300). C'est au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle que, de cette polémique, dans

les cénacles savants de métropole, naît, s'élabore puis se répand une explication évolutionniste, articulant entre elles ces deux explications, en apparence inconciliables.

Les « îles cannibales » au prisme de l'évolutionnisme

Des fragments d'espace-temps disparates

- 14 Dès l'époque des Lumières, domine l'idée selon laquelle, dans l'espace insulaire, un temps différent s'écoulerait : plus lent et plus ancien que sur le Vieux Continent. Les îles des « Mers du sud » seraient autant d'éclats d'espace-temps originaux, tous d'une très grande antiquité, constellant la surface de l'océan Pacifique, et dont chaque rivage tracerait une frontière étanche avec le reste du monde. Dans son *Histoire des navigations aux terres australes*, Charles de Brosses rend compte d'un tel sentiment :

Séparés de tems immémorial par d'immenses abymes du reste de l'univers, avec lequel il ne paroît pas qu'ils eussent jamais eu de commerce, n'ayant eu de ressource que dans leur propre industrie, & dans ce que peut produire un fort petit terrain, ils nous montrent jusqu'où peuvent s'étendre les facultés d'une petite société d'hommes réduite à ses propres forces, dénuée des ressources du voisinage & de l'entendement des autres humains ; ils nous retracent peut-être les mœurs & la vie des plus anciens habitans de l'univers. (Brosses, 1756 : 79)

- 15 C'est pourquoi, à l'entrée « insulaire » de l'*Encyclopédie*, les auteurs précisent que « séparés des autres hommes », les insulaires mettent « plus long-tems à se policer » (1766 : 804). Aux yeux des Européens, un archipel abrite un large éventail de peuples plus ou moins primitifs, à l'image de la variété des îles qui le composent :

Des nuances presque infinies de civilisation et de barbarie, de douceur et de férocité ; une foule d'usages communs à un grand nombre de tribus séparées par d'immenses intervalles, ainsi que des pratiques singulières propres à quelques autres seulement ; les superstitions les plus absurdes, accompagnées de mutilations cruelles et de sacrifices humains ; des mœurs douces unies à l'usage horrible de l'infanticide et de l'anthropophagie ; des traits sublimes d'héroïsme à côté des excès épouvantables et inouïs ailleurs de vengeance : voilà les traits les plus caractéristiques des peuples compris dans la grande famille Malaisienne. (Balbi, 1833 : 1208)

- 16 Au cours du XIX^e siècle, savants et voyageurs font donc du niveau de développement du cannibalisme – généralisé, sur le déclin ou disparu – un indicateur du développement des habitants d'une île. Cela d'autant plus que s'installe doucement l'idée selon laquelle toutes les sociétés des îles d'Océanie ont, à un moment ou à un autre, été anthropophages. Dès 1778, Johann Reynolds Forster croit « que toutes les nations des mers du sud étaient autrefois cannibales » (Forster, 1778 : 327).
- 17 Pour les savants et les voyageurs, quelques îles abritent donc des peuples avancés qui, eux, auraient renoncé au cannibalisme. La relâche dans de telles îles offre aux Européens l'occasion de visiter les autels où se réalisaient naguère des rites anthropophages, d'écouter les habitants conter le temps où se pratiquait le cannibalisme. En bref, il s'agit pour eux d'éprouver l'épaisseur temporelle qui règne sur ces îles, celle qui sépare les insulaires contemporains de l'Homme originel, celui qui baignait alors dans toute sa primitivité. César Desgraz se souvient avoir visité « les endroits où des sacrifices humains avaient été consommés » (Dumont d'Urville, 1842 : 376).

- 18 Au contraire, sur les îles répertoriées comme anthropophages, d'infinies nuances caractériseraient le cannibalisme des autochtones. Certains insulaires consommeraient la viande d'hommes pour des raisons religieuses, d'autres pour des raisons alimentaires, d'autres encore pour satisfaire une vengeance guerrière. On cite même régulièrement une île où les indigènes, décrits comme civilisés, emploieraient le cannibalisme comme sanction judiciaire : en effet, « c'est par respect pour les lois et les institutions de leurs ancêtres que les Battas sont anthropophages » (Saint-Clavien, 1853 : 1037).
- 19 Les îles encore inexplorées des Européens sont quant à elles perçues comme des reliquats de temps anciens, où l'anthropophagie ne peut qu'être généralisée. « Voilà donc cette terre de Bornéo ! cette grande île dont on connaît à peine les rives » écrit Jacquinot, et qui abrite d'après lui « beaucoup [d']anthropophages, presque tous féroces et belliqueux » (Dumont d'Urville, 1843 : 342). Construite à partir d'indices disparates et imprécis, l'impression d'un cannibalisme plus ou moins développé d'une île à l'autre attend toutefois sa rhétorique afin de gagner en sens et donc en crédit.

L'île, le cannibalisme et la rhétorique évolutionniste

- 20 À partir des années 1860, il n'est nul besoin de se rendre dans les îles d'Océanie pour trouver des crânes, colliers de dents humaines et autres restes de « repas anthropophages » : des préhistoriens affirment en déterrer des sous-sols du Vieux Continent. Si l'authenticité de ces trouvailles ne fait pas l'unanimité, leurs découvertes bouleversent le regard que les Européens portent sur l'anthropophagie. Serait-elle « une sorte de péché originel, entachant l'origine de toutes les races et civilisation » (Letourneau, 1901, 225) ? Toujours est-il qu'en 1871, lors de la 5^e session du congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bologne, le zoologiste Carl Vogt en « arrive à la conclusion terrible mais inévitable, que ces usages forment un passage général, et par conséquent nécessaire, de tout développement de la civilisation humaine » (Vogt, 1873 : 294). Il ajoute que ce passage se décompose en plusieurs stades du cannibalisme : « au commencement le corps entier du vaincu est dévoré par tous les combattants ; (...) plus tard cette partie devient le morceau exclusif du roi-prêtre, tandis que la chair n'est plus permise au peuple. Après vient à la place du manger réel une action symbolique » (*Ibid.* : 312).
- 21 Le cannibalisme devient, pour les savants européens, un stade de l'évolution pour tous les peuples, lui-même constitué de plusieurs phases. Or c'est à l'échelle d'un archipel que ces phases successives du cannibalisme seraient, d'une île à l'autre, les plus facilement identifiables. Dans ses cours à l'École d'anthropologie, Charles Letourneau, évolutionniste convaincu, prend l'exemple de la Polynésie, afin d'illustrer les différentes phases du cannibalisme, correspondant en autant d'étapes menant à la civilisation :
- C'est donc un champ d'observation des plus précieux, où l'on peut suivre pas à pas, pour ainsi dire, les formes successives du cannibalisme, voir l'instinct brutal s'assouvir d'abord sans vergogne, puis se restreindre peu à peu et de plus en plus pour arriver à n'être plus qu'une survivance symbolique. (Letourneau, 1887 : 89-90)
- 22 En 1888, Arthur Bordier, pour sa part, voit le passage constitué par cinq phases. La pratique commencerait toujours par « l'anthropophagie de nécessité », se poursuivrait ensuite dans le temps avec « l'anthropophagie alimentaire » – par goût – continuerait

avec « l'anthropophagie guerrière » où la chair de l'ennemi est ingérée par vengeance, s'atténuerait enfin avec « l'anthropophagie judiciaire » – seuls les criminels sont consommés – avant de disparaître complètement par le sacrifice religieux où, symboliquement, une victime est donnée à manger aux dieux, mais où l'humain cesse de consommer son semblable. Afin d'illustrer ces cinq étapes, Bordier cite plusieurs fois les mêmes îles, notamment la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande. La distinction entre ces différentes formes de pratiques anthropophages n'est donc pas toujours claire.

- 23 Claire en revanche est la porosité entre ces catégories scientifiques et des catégories morales. Pour Charles Letourneau, « le cannibalisme des noirs pasteurs d'hommes néo-calédoniens n'est déjà plus le cannibalisme excusable, le cannibalisme par nécessité » ; au contraire, selon lui, « [c]'est la seconde variété, le cannibalisme par gourmandise, au moins aussi répandu que le premier » (Letourneau, 1887 : 356). L'appréciation visuelle du paysage insulaire guide l'interprétation des causes de cette pratique qui, rappelons-le, est très rarement observée. Dans les îles du Pacifique, la vue de la diversité de la faune et de la flore ainsi que l'importance du littoral, autorisant la pêche, conduisent le docteur Tautain à refuser l'excuse de la faim : « [i]l n'y a presque qu'à allonger la main pour manger » (Tautain, 1895 : 649). Le marquis de Nadaillac fait le même constat :

Dans les îles du Pacifique ou de l'Archipel asiatique, au milieu d'une végétation sans rivale, dans ces merveilleux climats où il semble que l'homme n'a qu'à se laisser vivre pour être heureux, où il ignore les durs soucis de l'Européen et où il n'est pas assujéti au rude labeur de chaque jour, la férocité de notre race paraît plus odieuse encore que dans les régions où la misère et les privations peuvent servir d'excuses. (Nadaillac, 1888 : 33)

- 24 Si le paysage renseigne sur le type de cannibalisme et le degré de culpabilité des populations, la morphologie de l'île joue le même rôle aux yeux de certains savants métropolitains. C'est ainsi qu'au début du xx^e siècle le sociologue Paul Descamps distingue « les îles à récifs », où « la pêche est facile et fructueuse », des « îles hautes sans récifs » où « elle est bien plus difficile », favorisant la naissance du cannibalisme de nécessité. Pour autant, il se retient d'ériger sa théorie en système, précisant que « le cannibalisme ne semble pas inéluctable » (Descamps, 1925 : 329). Des années 1870 au début du xx^e siècle, se façonne donc tout un imaginaire évolutionniste qui donne du sens à un cannibalisme des îles d'Océanie, en apparence divers et sans cohérence.

Du terrain aux cénacles savants : deux rapports à l'île inconciliables ?

- 25 Cette vision métropolitaine – et donc éloignée – relativise la gravité de la pratique : cette dernière ne serait, en somme, qu'un passage qui, de surcroît, permettrait aux peuples de se civiliser. Cette théorie a le bon goût de s'accorder avec les référents des savants de cabinet qui, dans le lointain sillage des penseurs des Lumières, ne peuvent traiter du cannibalisme des îles sans ressentir de la pitié. En revanche, voyageurs, missionnaires et colons rejettent un tel imaginaire, qu'ils jugent éloigné de la réalité du terrain.
- 26 En 1889, un auteur inconnu de la *Revue d'ethnographie*, ayant séjourné aux Hébrides, s'oppose à la théorie de Carl Vogt :

[S]i nous nous appuyons sur ce (...) qui se passe sous nos yeux, en Océanie, nous voyons que l'opinion de M. Vogt est absolument erronée et qu'il eût fallu qu'il écrivît tout le contraire pour être dans le vrai. (1889 : 328)

- 27 Le zoologiste avait cependant anticipé les réserves des voyageurs, en prévenant que « ces voyageurs, imbus de préjugés, sont peu capables, à de rares exceptions près, de faire des observations sérieuses et purement objectives » (Vogt, 1873 : 294). À ses yeux, seul le savant de cabinet – demeurant en métropole – peut, par son esprit de système, avoir une vision suffisamment large et cohérente du fonctionnement des sociétés insulaires. En 1870, dans une lettre adressée aux membres de la Société d'anthropologie de Paris, le missionnaire Xavier de Montrouzier, établi en Nouvelle-Calédonie, se plaint déjà « des faits faux, sur lesquels on appuie des systèmes ». Il s'en prend à un savant de la société qui affirmait, quelques années plus tôt, que « ces pratiques indiquent un certain degré de civilisation » (Montrouzier, 1870 : 30). En 1885, en pleine séance de la Société d'anthropologie de Paris, un colon, Léon Moncelon, et un savant de cabinet, Antoine-Édouard Foley, s'opposent sur les origines du cannibalisme en Nouvelle-Calédonie. Le premier affirme que « l'anthropophagie, chez les Néo-Calédoniens, est une affaire de goût et de tradition », soulignant par là la culpabilité de ces derniers, qui n'auraient aucune excuse (Foley & Moncelon, 1885 : 363). Son locuteur relativise son propos en rappelant qu'« en 1844 et 1845, les Néo-Calédoniens (...) n'avaient encore ni cochons ni chiens » : la pratique serait donc bel et bien née de la faim. Mais le colon lui oppose une fin de non-recevoir : « [c]'est une erreur assurément » affirme-t-il (Foley & Moncelon, 1885 : 364).
- 28 Les coloniaux sont en effet soucieux d'inquiéter la métropole quant à la situation du cannibalisme des îles, devenues entre-temps des colonies. C'est un moyen pour eux de ne pas être oubliés d'une métropole lointaine et peu préoccupée de la situation sur place. C'est pourquoi, en cette fin de siècle, colons et missionnaires refusent tout propos relativisant l'anthropophagie, que ce soit l'excuse de la faim, ou l'interprétation du cannibalisme comme passage nécessaire de la sauvagerie vers la civilisation. C'est également, pour eux, un moyen de faire valoir leur érudition de terrain, de s'imposer comme autorité savante face à des penseurs de cabinet, plus soucieux, selon eux, de concevoir des systèmes que de vérifier l'exactitude des faits. Dans les années 1890, l'administrateur des Marquises écrit plusieurs articles dans la revue scientifique *L'Anthropologie*. Il y fait assaut d'anecdotes historiques concernant le cannibalisme et concède que celui-ci n'est plus attesté sur l'île depuis plusieurs décennies (Tautain, 1896 : 446). Mais il ne souhaite pas pour autant rassurer le lecteur : en effet, quand il parle aux indigènes de chair humaine, il voit bien que « l'œil s'illumine, l'eau leur en vient à la bouche » (Tautain, 1896 : 446).

Explorer l'intérieur insulaire : à la recherche des derniers mangeurs d'hommes (dernier tiers du XIX^e siècle)

Vers la disparition des anthropophages ?

Mais où sont-ils ?

(Rodolphe Festetics de Tolna, 1903 : 407)

- 29 Si le docteur Tautain insiste tant, en cette fin de siècle, sur l'importance passée du cannibalisme et sur sa possible résilience c'est qu'aux yeux des métropolitains,

l'anthropophagie insulaire paraît s'évanouir. Sur ce point, les savants de cabinet restent toutefois prudents. Ainsi, à propos de la Nouvelle-Calédonie, l'anthropologue René Verneau écrit que « [l]es Néo-Calédoniens mangeaient en effet, et mangent sans doute encore, dans quelques tribus, tous leurs prisonniers » (Verneau, 1890 : 165). En revanche, pour la majorité des voyageurs et colons la pratique se maintient, même s'ils concèdent qu'ils ne la perçoivent plus sur le rivage.

- 30 Selon eux, dans la seconde moitié du siècle, c'est de nuit que le cannibalisme continuerait de s'y dérouler. Le docteur Tautain l'assure : « [p]endant la nuit des gens de l'île Tahuata arrivent et chargent leurs pirogues de tous les cadavres qu'ils peuvent emporter pour aller les manger chez eux » (Tautain, 1896 : 449-450). De manière générale, les cannibales se cacheraient pour consommer de la chair humaine. Pour Léon Moncelon, qui reconnaît toutefois qu'il n'a rien vu, ils « se satisfont à l'écart, dans le secret absolu » (Foley & Moncelon, 1885 : 364). La même année, l'abbé Verguet tient des propos similaires à propos des « cannibales » de l'île de San Christoval (Verguet, 1885 : 214). Enfin, aux Fidji, on peut lire dans les bulletins de la société de géographie de Paris que « la civilisation a été introduite par les missionnaires », qui « ont pu triompher des habitudes d'anthropophagie » ; en revanche, les « instincts cannibales subsistent encore ; mais il[s] se cache[nt] pour se livrer à [leurs] anciennes habitudes, qui n'ont maintenant aucune excuse plausible, car les vivres ne font que s'accroître » (Girard, 1874 : 154-155).
- 31 Le doute, quant à la disparition définitive de la pratique, est d'autant plus grand que l'intérieur de la plupart des îles n'a pas été exploré. Généralement montagneux et forestier, il demeure, le siècle durant, un espace de fantasmes dans lequel les Européens ne se rendent que très exceptionnellement. C'est dans ce contexte que, dans le dernier tiers du siècle, pour percevoir des mangeurs d'hommes, les voyageurs se détournent de l'espace côtier et tournent leur regard vers l'intérieur des îles.
- 32 L'île de Nouvelle-Guinée illustre à elle seule ce changement de perception. Jusque dans les années 1870, le cannibalisme y est perçu comme une pratique côtière. En 1869 encore, on affirme que la pratique aurait lieu sur « la côte de la Nouvelle-Guinée » (Regnault, 1869 : 496). La littérature, nourrie des récits de voyage, colporte elle aussi cette image. Ainsi, en 1870, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Jules Verne n'hésite pas à faire intervenir les cannibales sur le rivage de cette île, où s'est échoué le Nautilus (Verne, 1990 : 253-268). Il n'y a nullement besoin de pénétrer l'intérieur de l'île pour trouver des cannibales, on les rencontre – hélas pour l'équipage du capitaine Némó – trop facilement. Ces rencontres, fictives ou réelles, sont assez répétitives, mais n'en mettent pas moins en lumière le rivage comme lieu de confrontation avec l'anthropophagie. Toutefois, à partir des années 1870, il est évident, au contraire, que c'est dans le centre de « [c]ette grande île si inconnue et si malaisée à explorer » que prospère l'évident cannibalisme (1911 : 65). En 1890, à propos d'un peuple indigène, René Verneau n'hésite pas à se montrer très général : « [c]omme toutes les tribus qui habitent l'intérieur de la Nouvelle-Guinée (...) ils sont, en effet, cannibales » (Verneau, 1890 : 150).
- 33 Au-delà du cas de la Nouvelle-Guinée, se développe tout un discours anthropologique sur l'opposition obsédante entre l'espace côtier connu, d'où rayonnerait la civilisation, et le centre inconnu et rempli de cannibales ; entre l'espace où s'applique concrètement la colonisation et celui qui échappe encore à celle-ci. Cet imaginaire européen épouse un fait insulaire : Joël Bonnemaïson a montré qu'« il existe deux types

de peuplement, voire deux cultures : les cultures du rivage d'une part, les cultures de l'intérieur montagneux de l'autre » (Bonnamaison, 1990 : 121). Selon lui, plus cette dualité est accusée et plus l'îlénité d'une île, la vision archétypale que l'on s'en fait, est forte. Or, précisément, les habitants de la côte accusent régulièrement les peuples de l'intérieur de se repaître de chair humaine. Dans les années 1890, le comte Festetics de Tolna accoste sur les rives d'une île, répertoriée comme « cannibale ». À peine débarqué, il presse un compatriote résidant sur place de lui montrer des « mangeurs d'hommes » :

- Mais où sont-ils ? On n'en voit pas, demandais-je.

- Ah ! C'est que ce sont des sauvages plus sauvages que les autres... Le rivage leur paraît encore trop près du monde civilisé... Ils se cachent dans la brousse et les montagnes, où ils sont continuellement à se faire la guerre et à se manger les uns les autres. (Festetics de Tolna, 1903 : 217)

34 À propos des îles Salomon, Alexandre Mc Alister confirme cette impression globale. Il explique que des crânes « cannibales », observés par quelques explorateurs, proviennent de villages indigènes « qui vivent dans la forêt et sur les pentes de montagnes atteignant 4000 pieds [et qui] sont appelés hommes des bois par les pêcheurs de la côte, sans cesse en guerre avec eux » (Mc Alister, 1886 : 170).

35 Les confidences récoltées auprès des habitants de la côte confortent une impression européenne : la montagne est le réceptacle minéral vers lequel refluent les mœurs barbares que la colonisation déplacerait depuis la côte. Abraham Moles voit dans la montagne une composante essentielle de l'île, dont « l'unicité agit ici comme un renforçateur de l'« îlénité » » (Moles, 1982 : 284). Aux yeux de certains voyageurs, l'île tout entière ne serait qu'une montagne. Ainsi, pour le comte Festetics de Tolna, « toutes ces îles étaient autrefois les sommets des montagnes d'un grand continent qui s'est effondré dans la mer et dont la population [...] n'est plus représentée que par ces quelques misérables sauvages » (Festetics de Tolna, 1903 : III). Cette prééminence se veut donc archive de l'histoire naturelle des insulaires, ainsi que le prisme idéal afin d'étudier les mœurs de l'homme originel. C'est pourquoi, comme l'écrit si bien Eric Fougère, « il pèse sur la montagne un rite d'ascension qui délivre une révélation de la totalité et de l'unité de l'espace insulaire » (Fougère, 1995 : 129).

L'ascension de l'île : rencontrer les derniers mangeurs d'hommes

36 À partir des années 1860, à l'instar de Jules Garnier en Nouvelle-Calédonie, Cortland Simpson dans les Salomon ou encore Festetics de Tolna sur l'île de Pentecôte, plusieurs voyageurs se lancent dans l'exploration de l'intérieur des terres insulaires. L'ascension du centre montagneux, par les efforts et l'investissement qu'elle réclame, ne peut que promettre de riches découvertes. Les difficultés, la fatigue et la douleur ressenties lors du trajet favorisent l'évidence de la sauvagerie des habitants de ces lieux. Seule cette même sauvagerie permettrait à des êtres humains de survivre dans ces régions, dont l'ethnographe éprouve en son corps la si grande hostilité. Ce même corps se heurte aux aspérités minérales et végétales, jalonnant le trajet. La douleur ainsi que la fatigue ressenties sont longuement décrites. Pour le voyageur, la difficulté du trajet ressentie est gage de l'authenticité des découvertes qu'il s'apprête à réaliser. « Ce n'est, du reste, qu'avec les plus grandes difficultés que nous atteignîmes le haut de la montagne, dont

la crête formait un amoncellement d'énormes blocs de rochers, parmi lesquels se dressaient des arbres gigantesques, portant entre leurs branches les nids des indigènes » écrit Cortland Simpson ; précisant que les derniers « sont, sans aucun doute, les plus sanguinaires cannibales de la Mélanésie » (Simpson, 1873 : 369). Festetics de Tolna reconnaît lui aussi que « [l]a marche dans les broussailles très épaisses était fatigante. Il fallait écarter des branches, enjamber des lianes, gravir des escaliers de rochers » (Festetics de Tolna, 1903 : 218). Dès les années 1860, Jules Garnier note lui aussi que « la montagne était haute, cette marche harassait [ses] hommes qui, malgré tout leur courage, étaient obligés de s'arrêter souvent pour reprendre haleine ». Après bien des efforts, le village des anthropophages apparaît :

Le flanc de la montagne que nous gravissions était très abrupt, mais se déployait tout à coup en un plateau horizontal. C'est là qu'était le village, dont les cases étaient disséminées au milieu de beaux arbres épanchant sur elles un ombrage impénétrable aux rayons du soleil. (Garnier, 1992 : 242)

37 De manière générale, l'ascension de la montagne insulaire, à la quête de cannibales, sollicite l'ensemble des sens des Européens : l'ardu passage d'un espace-temps à un autre est éminemment sensible. Chez Festetics de Tolna, le sentiment de pénétrer un espace-temps ancien, renvoyant à l'origine de l'humanité, est conforté par les variations du paysage olfactif. Au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans l'île et gagne en altitude, « une exhalaison infecte » gagne en intensité. « Au bout d'un quart d'heure, la puanteur était si forte, que les hommes ralentissaient leur marche inconsciemment » relève-t-il (Festetics de Tolna, 1903 : 218). L'odorat confirme le passage, qu'effectue le comte, du monde civilisé, localisé sur le rivage, vers le monde primitif hantant les flancs de la montagne. Ce sens permet d'éprouver la transition qu'il est en train de réaliser (Howes, 1987).

38 En chemin, plusieurs indices confortent les voyageurs dans l'idée qu'ils approchent bel et bien des anthropophages. Carl Bock rapporte que les populations locales « insistèrent sur ce que j'allais me trouver au milieu de cannibales haïs et très redoutés par tous leurs voisins » (Bock, 1887 : 139). À la collecte de témoignages et de rumeurs s'ajoute celle des restes de supposés repas anthropophages. Jules Garnier, à la recherche d'anthropophages, découvre, dans un village, des crânes sur lesquels « les dents régulières des anthropophages avaient laissé leur empreinte sur la plupart de ces os à demi calcinés » (Garnier, 1992 : 236). Autour de lui le paysage sonore confirme la proximité des « mangeurs d'hommes » :

Pendant que pleins de tristes pensées nous examinions ces funèbres reliques, des hurlements partis du haut des collines environnantes, hurlements de défi, d'ironie, de triomphe et de rage nous apprirent que l'on suivait bien tous nos mouvements. Il faut avoir entendu ces cris longs et perçants, plutôt semblables aux glapissements et aux hurlements des bêtes fauves qu'à des sons échappés à des poumons humains ; j'ai vu pâlir plus d'un brave alors que, partant tout à coup à coup d'un fourré voisin, cet horrible hurlement arrivait net et terrible à son oreille. (Garnier, 1992 : 236)

39 Notons que, là encore, peu d'observations directes sont effectuées. Afin de pallier le problème, les voyageurs demandent parfois aux insulaires rencontrés d'effectuer des danses guerrières ou de singer des guerres, dans le but d'être témoins de mœurs cannibales et ressentir des émotions nouvelles. C'est ce qu'entreprend Carl Bock sur l'île de Bornéo :

[J]'en amenai quelques-uns à exécuter une danse guerrière. Ils coururent en rond, frappèrent le sol de leurs pieds, hurlèrent d'une voix creuse et brandirent leurs

sabres comme s'ils allaient frapper un ennemi invisible ; tout le temps ils se garaient avec leurs boucliers. Peu à peu ils s'animèrent à un tel point, excités par les cris de leurs compagnons, que leurs mouvements devinrent désordonnés et furieux. J'eus peine à m'imaginer que j'assistais à une simple danse. (Bock, 1887 : 140)

Conclusion

- 40 Dans un article de 2009, à propos du cannibalisme, Mondher Kilani insiste sur l'importance de la mise en récit dans la démonstration de l'existence du cannibalisme (Kilani, 2009). Seule la rhétorique insuffle du sens à des objets qui, par eux-mêmes, ne démontrent rien de l'existence de l'anthropophagie. Du rivage à son sommet, l'île offre aux voyageurs des crânes humains, des paysages, des impressions confortant l'évidence du cannibalisme, tandis qu'elle est le terrain idéal pour les penseurs afin d'élaborer des théories explicatives. De la fin du XVIII^e à celle du XIX^e siècle, que ce soit par sa « petitesse », son exotisme ou sa temporalité particulière, l'île d'Océanie inspire donc aux Européens bien des narrations et des débats. De ce point de vue, elle apparaît comme un prisme afin de saisir une pratique de plus en plus considérée comme universelle. C'est pourquoi l'île est l'espace privilégié, tout le XIX^e siècle durant, pour enquêter sur l'anthropophagie et tenter d'en comprendre les ressorts.
- 41 La recherche actuelle tend à nuancer fortement l'idée selon laquelle la pratique anthropophage aurait été une coutume généralisée dans les archipels du Pacifique entre le XVIII^e et le XIX^e siècles. L'anthropologue Gananath Obeyesekere voit dans cet imaginaire occidental un « discours cannibale » construit en contexte colonial (Obeyesekere, 2005) ; tandis que Georges Guille-Escuret y voit une pratique développée depuis peu, restreinte à certaines îles et amplifiée par les bouleversements qu'engendre la venue des Européens dans cette région du monde (Guille-Escuret, 2012).

BIBLIOGRAPHIE

« Insulaire » (1773). in Jean Le Rond d'Alembert et Denis Diderot (orgs). *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Livourne : Imprimerie de la Société.

« Le cannibalisme aux Hébrides » (1889). *Revue d'ethnographie*, n° 7, pp. 325-329.

« Découvertes de Pygmées dans la Nouvelle-Guinée en Papouasie » (1911). *Bulletin de la Société de géographie de Lyon*, série II, n° 4, p. 65.

AVRAMESCU, Catalin (2009). *An Intellectual History of Cannibalism*. Oxford and Princeton : Princeton University Press.

BALBI, Adriano (1833). *Abrégé de Géographie rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes, etc.* Paris : Paul Renouard.

BANKS, Joseph (1896). *Journal of the Right Hon. Sir Joseph Banks ... during Captain Cook's first voyage in H.M.S. Endeavour in 1768-71 to Terra del Fuego, Otahite, New Zealand, Australia, the Dutch East Indies, etc.* London, New-York : Mc Millan & co.

BOCK, Carl (1887). *Chez les cannibales de Bornéo. Première relation authentique sur l'intérieur de cette île.* Tours : Alfred Mane & fils.

BONNEMAISON, Joël (1990). « Vivre dans l'île. Une approche de l'îlénité océanienne », *Espace géographique*, vol. 19, n° 2, pp. 119-125.

BORDIER, Arthur (1888). « L'anthropophagie », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, série III, n° 11, pp. 62-72.

BROSSES, Charles de (1756). *Histoire des navigations aux terres australes. Volume 1.* Paris : Durand.

COOK, James (1998). *Relations de voyages autour du monde* [Traduit de l'anglais par Gabrielle Rives]. Paris : La Découverte.

CRUISE, Richard (1823). *Journal of a Ten Month's Residence in New Zealand.* London : Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown.

CUVIER, Georges (1828). *Histoire des progrès des sciences naturelles*, Paris, Baudouin frères et N. Delangle.

DÉMEUNIER, Jean-Nicolas (1785). *L'esprit des usages et des coutumes des différents peuples.* Paris : Laporte.

DESCAMPS, Paul (1925). « Le cannibalisme, ses causes et ses modalités », *L'Anthropologie*, n° 35, pp. 321-344.

DESGRAZ, César et VINCENDON-DUMOULIN, Clément-Adrien (1843). *Îles Marquises, ou Nouka-Hiva: Histoire, géographie, mœurs et considérations générales. D'après les relations des navigateurs et les documents recueillis sur les lieux.* Paris : A. Bertrand.

DIDEROT, DENIS (1971). *Œuvres complètes. Tome IX.* Paris : Le Club français du livre.

DOUGLAS, Bronwen (1999). « Art as ethno-historical text : Science, representation and indigenous presence in eighteenth and nineteenth century Oceanic voyage literature », in THOMAS, Nicholas et LOSCHE, Diane (orgs) *Double Vision. Arts Histories and Colonial Histories in the Pacific.* Cambridge : Cambridge University Press, pp. 65-99.

DUMONT D'URVILLE, Jules-Sébastien-César (1842). *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée : exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840. Volume 3.* Paris : Gide.

DUMONT D'URVILLE, Jules-Sébastien-César (1843). *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée : exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840. Volume 5.* Paris : Gide.

FESTETICS DE TOLNA, Rodolphe (1903). *Chez les cannibales. Huit ans de croisière dans l'Océan Pacifique à bord du yacht Le Tolna.* Paris : Plon-Nourrit.

FOLEY, Antoine-Édouard et MONCELON LÉON (1885). « Discussion sur un Canaque néo-calédonien », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, série III, n° 8, pp. 353-365.

FORSTER, Johann, Reynhold (1778). *Observations Made During a Voyage Round the World, on Physical Geography, Natural History, and Ethic Philosophy.* London : G. Robinson.

- FOUGÈRE, Éric (1995). *Le voyage et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'Âge classique et aux Lumières (1615-1797)*. Paris : L'Harmattan.
- GARNIER, Jules (1992). *Voyage à la Nouvelle-Calédonie : 1863-1866*. Cadeilhan : Zulma.
- GARNOT, Prosper et LESSON, René (1828). *Voyage autour du monde : exécuté par ordre du roi, sur la corvette de Sa Majesté, la Coquille, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825*. Zoologie. Paris : A. Bertrand.
- GIRARD, Julien (1874). « La colonisation anglo-saxonne aux îles Fidji », *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, série VI, n° 7, pp. 148-167.
- GUILLE-ESCURET, Georges (2012). *Sociologie comparée du cannibalisme. 2- La consommation d'autrui en Asie et en Océanie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- HOWES, David (1987). "Olfaction and Transition. An Essay on the Rituals Uses of Smell", *The Canadian Review on Sociology and Anthropology*, vol. 24, n° 3, pp. 398-416.
- KILANI, Mondher (2009). « Le cannibale et son témoin », *Communications*, vol. 84, n°1, pp. 45-58.
- LA BILLARDIÈRE, Jacques Julien Houton de (1799). *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse, fait par ordre de l'Assemblée constituante, pendant les années 1791, 1792 et pendant la 1^{ère} et la 2^e année de la République française*. Paris : Chez H. Jansen.
- LESTRINGANT, Franck (1994). *Le Cannibale. Grandeur et décadence*. Paris : Perrin.
- LETOURNEAU, Charles (1887). *L'Évolution de la morale. Leçons professées pendant l'hiver de 1885-1886*. Paris : A. Delahaye et E. Lecrosnier.
- LETOURNEAU, Charles (1901). *La psychologie ethnique*. Paris : Schleicher frères.
- MALLET, Edme-François (1751). « Anthropophagie » in, Jean Le Rond d'Alembert et Denis Diderot (orgs). *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Livourne : Imprimerie de la Société, p. 498.
- MCALISTER, Alexandre (1886). « Crâniologie des indigènes des îles Salomon », *Revue d'anthropologie*, série III, n° 1, pp. 170-171.
- MOLES, Abraham (1982). « Nissonologie ou science des îles », *Espace géographique*, vol. 11, n° 4, pp. 281-289.
- MONTROUZIER, Jean-Xavier (1870). « Sur la Nouvelle-Calédonie », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, série II, n° 5, pp. 28-45.
- NADAILLAC, Jean-François-Albert du Pouget (1888). « Suite de la discussion sur l'anthropophagie », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, série III, n° 11, pp. 27-43.
- OBEYESEKERE, Gananath (2005). *Cannibal Talk. The Man-Eating Myth and Human Sacrifice in the South Seas*. Berkeley : Berkeley University Press.
- PORTER, David (1815). *Journal of a cruise made to the Pacific Ocean : by Captain David Porter, in the United States frigate Essex, in the years 1812, 1813, and 1814*. Philadelphia : Bradford and Inskeep.
- REGNAULT, Félix (1869). « L'anthropophagie des peuples primitifs. Fouilles dans la grotte de Montesquiou (Ariège) », *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris*, série II, n° 4, pp. 476-486.
- ROSSEL, Élisabeth-Paul-Édouard de (1808). *Voyage de D'Entrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse. Tome 1*. Paris : Imprimerie impériale.

- SAINT-CLAVIEN, Louis-François Jehan de (1853). « Anthropophagie », in *Dictionnaire d'Anthropologie, ou Histoire Naturelle de l'Homme et des Races Humaines*. Paris : Migne, pp. 1032-1039.
- SIMPSON, Cortland (1873). « Les archipels Salomon », *Revue d'anthropologie*, série I, n° 2, pp. 368-369.
- TAUTAIN (1895). « Étude sur le mariage chez les Polynésiens. Influence du cannibalisme sur le mariage », *L'Anthropologie*, n° 6, pp. 649-650.
- TAUTAIN (1896). « Sur l'anthropophagie et les sacrifices humains aux îles Marquises », *L'Anthropologie*, n° 7, pp. 443-452.
- TOUSSENEL, Alphonse (1847). *L'esprit des bêtes. Vénérie française et zoologie passionnelle*. Paris : Librairie sociétaire.
- VERGUET (1885). « Arossi ou San Christoval et ses habitants », *Revue d'ethnographie*, n° 4, pp. 193-232.
- VERNE, Jules (1990). *Vingt mille lieues sous les mers*. Paris : Librairie générale française.
- VERNE, Jules (2005). *L'île à hélice*. Paris : Privat/Le Rocher.
- VERNEAU, René (1890). *Les races humaines*. Paris : JB Baillière.
- VOGT, Carl (1873). « Anthropophagie et sacrifices humains » in *Congrès International d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (v^e session) à Bologne*. Paris : Fava et Caravagnani, pp. 295-328.
- VOLTAIRE, « Anthropophagie » in *Dictionnaire philosophique portatif*, section III, 1764, pp. 215-221.

RÉSUMÉS

À partir des années 1770, se façonne en Europe un imaginaire du cannibalisme des îles d'Océanie, à mesure que des expéditions scientifiques françaises et anglaises explorent les « Mers du sud ». Très tôt, les insulaires visités sont soupçonnés d'être anthropophages. Si les observations de l'acte sont rares, penseurs et voyageurs s'interrogent sur les causes de cette pratique. Cette réflexion se veut surtout réflexion sur le rapport de l'être humain à l'île. Le lien de causalité entre cet espace et le cannibalisme entretient d'âpres débats. Il s'agit donc d'étudier l'imaginaire du cannibalisme des îles d'Océanie, du siècle des Lumières à la Belle Époque. Ce faisant, le but de cet article est de comprendre la naissance de l'évidence de l'anthropophagie des îles. Quels sont en somme les indices éparses et imprécis à partir desquels des acteurs de la science ont pu mettre en discours l'existence de cette pratique ?

From the 1770s onwards, an imagination of the cannibalism of the Oceania islands was formed in Europe, as French and English scientific expeditions explored the "Southern Seas". Very early on, the visited islanders are suspected of being anthropophagous. If observations of the act are rare, thinkers and travellers wonder about the causes of this practice. This reflection is mainly intended to reflect on the relationship between human beings and the island. The causal link between this space and cannibalism is the subject of fierce debate. It is therefore a question of studying the imagination of cannibalism on the islands of Oceania, from the Age of Enlightenment to the Belle Époque. In doing so, the purpose of this article is to understand the birth of the obviousness of island anthropophagy. In short, what are the scattered and imprecise clues from which scientific actors have been able to put into discourse the existence of this practice?

INDEX

Mots-clés : cannibalisme, anthropophagie, Océanie, Pacifique, voyages

Keywords : cannibalism, anthropophagy, Oceania, Pacific, travels

AUTEUR

NICOLAS CAMBON

Université Toulouse II Jean Jaurès

cambonnicolas7[at]gmail.com